

Lhattie HANIEL

Le Mystérieux Secret de Jane Austen

— Inspiré de la Vie de la Romancière Jane Austen —

Biographie Romancée

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-2491-1

© Lhattie HANIEL

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustration de couverture : Lhattie HANIEL / Freepick

Du même auteur

Lady Rose & Miss Darcy, deux cœurs à prendre...

Pour que chaque jour compte, il était une fois...

Un Accord Incongru !

Violet Templeton, une Lady charardeuse

Le Mystérieux Secret de Jane Austen

Saint Mary's Bay – Vol. 1

Saint Mary's Bay – Vol. 2

20 Secondes de Courage

Victoria Hall – Vol. 1

Victoria Hall – Vol. 2

La fille qui rêve d'avoir la jambe pin-up !

Berthe, 27 ans, 1m57, 50 kilos, rêve de rencontrer

le Prince Charmant (au rayon patates-aubergines)

Lord Bettany

Une amie qui vous veut du bien

**Tous ces titres sont disponibles sur toutes
les plateformes en ligne et chez votre libraire**

*« Lire un livre de Jane Austen,
C'est suivre une expérience sur la vie. »*

George Eliot

Le Mystérieux Secret de Jane Austen

— Inspiré de la Vie de la Romancière Jane Austen —

Au temps du quadrille



« Je vais vous raconter une histoire. Mon histoire. C'est le début, mais en aucun cas la fin. »

— 1775 – 1781 —

Écoutez...

Entendez-vous le tic-tac de l'horloge du grand salon qui s'anime dans les airs ? Moi aussi je le perçois dans un bruit sourd avant que maman ne pousse un dernier cri sauvage qui couvre ce petit bruit. Silencieusement, je prends de l'air dans mes poumons, puis je crie. J'apparais enfin à la vie et l'on me nomme tout de suite Jane, comme mon arrière-grand-mère maternelle.

Je viens tout juste de naître devant vos yeux en ce samedi 16 décembre de l'an 1775 à Steventon, petit village du Hampshire situé près de la ville de Basingstoke, où il fait bon vivre. Je viens agrandir notre belle famille en étant le septième enfant, et la seconde fille de papa, le pasteur George Austen, et de maman, Cassandra Leigh qui a eu plus d'enfants que son rang ne la prédestinait, elle qui est issue d'une longue lignée d'aristocrates, de la famille des Leigh du Warwickshire.

C'est dans le presbytère familial que maman me donne le jour. Même si je ne distingue pas encore grand-chose, c'est dans l'une des grandes pièces encadrées de petites fenêtres où les plafonds dépourvus de corniches laissent entrevoir des poutres apparentes blanchies à la chaux que je prends mon premier laitage. Je ne pleure plus, car dans la haute cheminée qui habille le mur, un feu crépite et éclaire tout le salon, diffusant ainsi sa douce chaleur, et me laissant alors retourner à de doux rêves, confortablement installée dans le creux des bras de maman. Personne ne le devine encore, mais je serai loin d'être une enfant sage comme une image, car je perturbe déjà l'existence de mes parents en naissant un samedi soir. Enfin, je me dois de vous dire que je suis tout de même née avec plusieurs semaines de retard, à

moins que ma pauvre mère ne sache plus compter... Papa est si fier, qu'il ne peut s'empêcher, dès le dimanche matin, de me présenter à nos amis les plus intimes lors d'un petit baptême privé.

C'est le premier lundi de ma vie et je quitte déjà la maison pour être placée chez une voisine, Mrs. Elizabeth Littlewood qui devient, de fait, ma nourrice. Maman a déjà tant d'enfants qui lui occupent les mains ! Les semaines défilent et je ne pense qu'à deux choses : être nourrie et pouvoir dormir, ce qui me prend tout mon temps...

En ce vendredi 5 avril de l'année 1776, encadrée de mon futur parrain et de ma future marraine, je suis reçue en la paroisse de Steventon où je deviens fille adoptive de Dieu lors de mon baptême. Je suis encore bien trop jeune pour m'en rendre compte, mais je Lui vouerai une piété sans pareille toute ma vie.

Mes petits babillages se sont transformés en quelques syllabes que je tente d'accrocher les unes aux autres pour le plus grand bonheur de ma famille lorsqu'elle vient me rendre visite chez ma nourrice. Les mois s'écoulaient tandis que je continue à galoper à quatre pattes sur le plancher en chêne qui sent si bon la cire. C'est alors James, l'un de mes grands frères, qui lors d'une énième visite, me fait faire mes premiers

pas. Il est si tendre avec moi. Dans le creux de ses bras, je me sens si petite...

Plus de dix-huit mois s'écoulaient lorsque je retourne vivre définitivement au presbytère, après avoir vécu chez Mrs. Littlewood. L'accueil qui m'y est fait par tous les membres de ma famille est chaleureux. Les mois se poursuivent et dès mon réveil, je ne pense qu'à une seule chose après avoir rempli mon ventre : c'est de m'amuser avec mes frères qui n'hésitent pas à se rouler sur le plancher en bois pour jouer avec Cassandra — ma grande sœur — et moi.

Voilà que mon petit frère Charles vient au monde alors que j'ai à peine quatre ans. Malgré tout, je cours partout à en donner le tournis à ma chère maman !

Pendant que mes frères aînés suivent un enseignement qui leur est dispensé hors de notre foyer, ma sœur et moi restons à la maison sous l'œil éducatif de maman. Ce qui nous permet avec Francis, dont la naissance se situe entre ma sœur et moi, de jouer tous les trois avec notre adorable petit frère Charles. Les jours se ressemblent pour notre plus grand bonheur et nous ne songeons alors qu'à profiter des plaisirs de nos âges.

Aujourd'hui, ma sœur et moi apprenons à jouer

au cricket. C'est Henry, notre quatrième frère, qui nous enseigne les règles. Quel plaisir de jouer entre nous quotidiennement ! Nous avons également la joie de partager les plaisirs des jeux de plein air avec nos voisins les plus proches et il est très fréquent de nous retrouver pour un pique-nique décidé sur l'instant. Ce sont d'ailleurs, les meilleurs. Chaque jour, nos aînés ont un œil bienveillant sur ma sœur et moi-même et l'amour qu'ils nous portent est rempli d'affection et d'attentions particulières. Nous nous disputons fort peu et avons plutôt le verbe ironique. J'ai beau être encore fort jeune, il me suffit parfois de nous regarder pour comprendre que nous sommes une fratrie aimante. Nous ne faisons jamais rien d'inconscient, sauf, peut-être, lorsque je tiens en main la batte, aussi grande que moi, pour frapper la balle que je ne touche pas plus que lors du précédent lancer. Ma douce Cassandra estime que c'est un jeu de garçon et elle préfère se rendre utile à l'intérieur de la maison, au cas où notre douce mère aurait besoin d'elle. Tandis que moi, je continue de m'amuser, car j'adore les jeux de garçons. C'est sans doute parce que je vis avec cinq grands frères.

Je suis au courant, depuis peu, que j'ai un sixième frère, George. Je ne le connais pas encore, bien que j'aie pu voir son portrait glissé dans la bible

de maman. Mon cœur semble bien trop jeune pour que mes proches me parlent de lui et m'expliquent son infirmité qui l'oblige à se tenir à l'écart de nous. George demeure alors dans une famille d'accueil depuis des années et, cela, bien avant ma naissance. Mais mes tendres parents ont certainement prévu de m'emmener un jour lui rendre visite afin de faire sa connaissance, lorsque je serai plus grande ; lorsque je serai en âge de comprendre ce qui l'éloigne de moi ; de nous...

Nous avons la chance d'avoir de nombreux cousins et cousines. Parmi ceux-ci se trouve la belle Elizabeth Hancock que nous aimons nommer Eliza. Elle est notre cousine germaine, et quatorze années me séparent d'elle. Notre chère Eliza a eu la chance de grandir sous le soleil des Indes. Sa mère, Philadelphia, sœur aînée de papa, avait été dans sa jeunesse si pauvre et sans dot qu'elle était partie vivre dans ce pays pour y trouver un mari. C'est ainsi qu'Eliza naquit à Calcutta et y vécut jusqu'à l'âge de quatre ans avant que ses parents ne décident de revenir vivre en Angleterre pour le plus grand bonheur notre père. Il faut dire qu'à cette époque, papa voyait peu sa sœur et ne connaissait pas encore sa nièce, car il fallait presque six mois pour traverser les mers et terres qui séparaient leur lieu de vie ! Cependant, la vie onéreuse de l'Angleterre ne

permit plus le train de vie dispendieux des parents d'Eliza. En Indes, ils avaient pris l'habitude de porter de magnifiques habits de soie et de mousseline indienne et d'avoir à leur service plus d'une trentaine de domestiques. Alors, à peine trois années après s'être installés en Angleterre, son père décida de repartir seul aux Indes pour plusieurs années afin de refaire fortune. Malheureusement — d'une nature déjà fragile, car il souffrait de crises de malaria —, il tomba gravement malade et ne survécut pas à ses horribles souffrances, laissant dans l'indigence ma tante et notre cousine tout juste âgée de quatorze ans. Néanmoins, celles-ci restèrent vivre en Angleterre durant les deux années suivantes, ce qui m'avait permis de les rencontrer lorsqu'elles vinrent me rendre visite chez ma nourrice, puis de les revoir plus tard à Steventon, lorsque je retournais vivre auprès des miens. Même si à cette époque, je m'attache déjà à ma cousine, je suis bien trop jeune pour me rendre compte qu'elle me manquera lorsqu'elle ira vivre en France avec ma tante — leurs moyens ne leur permettant plus de demeurer seules en Angleterre. Après deux années de voyage en passant par l'Allemagne puis la Belgique, elles finirent par se rendre à Paris, lieu de prédilection du défunt père d'Eliza qui avait souhaité plus que tout au monde que sa fille apprenne le français. Par la suite, nous eûmes la joie de les voir revenir de France pour

une courte visite chez nous après qu'elles se furent rendues chez d'autres parents dans le Kent. Nos retrouvailles furent des plus agréables. Lors de cette visite, Eliza et ma tante eurent des attentions particulières à l'égard de notre belle famille. Ma cousine alors âgée de vingt ans, nous avait offert de délicieuses pâtes de fruits confits et nous avait raconté de belles histoires narrées avec entrain si bien qu'il nous fut alors facile pour Cassandra et moi-même de l'aimer. Et notre tante — qui est également la marraine d'Henry — nous avait ramené de France de magnifiques poupées qui devinrent instantanément nos amies. Celle-ci avait gâté tout autant nos chers frères de livres précieux et autres présents qui les avaient ravis pleinement. Les deux semaines en leur compagnie furent si plaisantes qu'après leur départ, nous ressentîmes immédiatement leur absence.



— 1782 —

Aujourd'hui, nous recevons une nouvelle des plus déplaisantes. Maman nous lit la lettre qu'elle a reçue de notre tante Philadelphia. Cette

correspondance nous apprend que notre chère Eliza a épousé, vers la fin de l'année dernière, un Français Jean-François Capot de Feuillide, après seulement quelques mois de fiançailles. Au lieu de nous sentir le cœur heureux pour elle, nous déversons toute notre peine dans un flot de paroles. Cependant, Cassandra semble plus affectée que moi lorsqu'elle dit à maman que tant qu'Eliza restait célibataire, elle pouvait venir nous rendre visite au presbytère dès qu'elle le voulait. Mais maintenant qu'elle s'est unie à un Français, elle ne viendra plus chez nous aussi fréquemment, elle en est certaine. Lorsque les paroles de ma sœur se font jour dans mon esprit, ma petite bouche se pince et les larmes me montent aux yeux. Me voilà plus frappée par la peine que ma douce Cassandra lorsque je songe qu'Eliza ne reviendra pas de sitôt nous conter de belles histoires en mettant le ton. Déjà très attachée à elle, je songe alors qu'elle va énormément me manquer. Mais comme toujours, mon affectueuse sœur est là pour me consoler et me rendre mon sourire malgré sa propre peine.

En grandissant, je continue d'aimer me divertir en jouant aux jeux de garçons pour le plus grand plaisir de mes frères. Notre demeure, plus importante que les autres et située à la sortie de notre beau village dans une vallée peu profonde, se prête à toutes nos

activités. Entourée de vallons sinueux et encadrée par les ondulations de ses coteaux de craie, où chuchote le doux clapotis des petites rivières qui les habitent, la verdure y est maîtresse. Entourée par un grand jardin, notre belle terrasse ombragée se continue par des pentes de gazon et, suivant la mode du temps, les fleurs de maman se mêlent sans prétention aux légumes, lesquels font la joie de décorer nos assiettes chaque jour de chaque saison. Et en départ de notre beau jardin, qui fait la fierté de maman, de fines et élégantes haies de taillis de bois et de fleurs sauvages dessinent un sentier pour emmener ses visiteurs vers le sous-bois. Nous pouvons alors faire de longues et agréables promenades entre Steventon et Deane. Nous avons donc tout ce qu'il nous faut à Steventon pour être heureux, et j'aime cet endroit de nature où les arbres fruitiers se retrouvent tantôt sous l'ombre des ormes et autres châtaigniers majestueux dominant le parc de notre maison.

Ce soir, mes frères montent la pièce de théâtre *Tom Pouce* écrite par Henry Fielding. Cette représentation — purement amatrice — sera jouée dans notre grange. Comme d'habitude, James a écrit quelques lignes d'introduction et il s'entraîne à les lire avec entrain. Je vais avoir sept ans dans quelques mois, et déjà, mon esprit se gorge de ce que je vois et du

monde qui m'entoure. Je mime les simagrées de mes grands frères qui me font tant rire. Je voudrais tellement en faire de même. Mais je suis encore trop jeune pour monter sur les planches. Il me tarde de grandir.

La vie au presbytère est si divertissante qu'il n'y a pas un seul jour où je ne me sente pas heureuse dans mon petit cœur.



— 1783 – 1784 —

Nous avons, encore une fois, la joie de recevoir à Steventon notre cousine Eliza et notre tante. Mais c'est la première fois que nous rencontrons son époux. Je ne sais si c'est parce qu'il porte un titre de noblesse que nous autres, enfants Austen, nous sommes quelque peu impressionnés. Cependant, ce fait a le don de faire rire notre chère Eliza qui se prête à la moquerie et à la taquinerie. Pourtant, cela n'a pas l'air de déranger mes deux frères, James et Henry, qui semblent éblouis par la beauté de notre belle cousine...

Nous apprenons qu'il leur est prévu à tous trois de se rendre dans la province de la Guyenne sur les terres du comte de Feuillide. Ma joyeuse cousine va encore tant me manquer !

Je viens d'atteindre l'âge de huit ans et je continue de grandir en suivant les pas de ma douce et si aimable Cassandra dont je n'arrive plus à me séparer. Alors, papa et maman nous envoient toutes deux en pension à Oxford chez Mrs. Ann Cawley, l'une de nos parentes, afin que l'on y soit éduquées. On ne peut pas échapper à une tradition familiale, bien qu'à mon jeune âge, il soit difficile de me donner le même enseignement que celui dispensé à ma chère sœur plus âgée que moi de presque trois années. Après une semaine, nous avons la joie de voir arriver notre cousine, Jane Cooper qui va suivre la même instruction que nous et nous accompagner durant tout notre séjour dans cet établissement. Les jours passent et nous savons déjà que nous allons devoir y rester durant toute une année. Ma sœur et moi, ainsi éloignées de nos chers frères et parents, ressentons rapidement le manque de leur affection et de leur attention dans notre quotidien. Ainsi, avec ma sœur, nous devenons chaque jour plus proches, moins secrètes l'une pour l'autre, jusqu'à devenir de véritables confidentes dont la limite de notre intimité ne s'arrête

qu'à la barrière de mon jeune âge. Mon affection pour elle est sans limites...

Alors que notre année d'études n'est pas encore terminée, des épidémies se déclarent un peu partout autour de nous. La directrice de notre école ne voulant prendre aucun risque, ma sœur, moi-même et notre chère cousine Jane ainsi que toutes les autres jeunes filles de la pension sommes déplacées aussitôt à Southampton. Bien entendu, Mrs. Ann Cawley nous accompagne dans ce nouvel établissement qui nous est totalement inconnu et que ma sœur et moi apprécions moins que le précédent. Bien malheureusement, au bout de quelques semaines, le typhus se propage en ces lieux. Plusieurs pensionnaires tombent rapidement malades. Notre cousine y réchappe, cependant, ce n'est guère le cas de Cassandra et moi-même. Je me trouve être plus atteinte par la fièvre typhoïde que ma chère sœur et manque d'être emportée par la maladie. Heureusement que papa et maman sont là pour nous ramener à la maison. Papa, toujours si prévenant, avait envoyé deux jours avant notre retour pour Steventon, un express à James pour lui faire savoir que nous allions rentrer avec eux malgré notre état. Cette missive en main, mon grand-frère avait aussitôt mandé le principal médecin de Basingstoke faisant partie des amis proches de notre belle famille. Malheureusement,

la route fut pénible, et le médecin dut attendre toute une journée notre venue au presbytère. Malgré ce fait, cela nous permit d'être soignées dès notre arrivée. Par l'action heureuse de ses bons soins, Cassandra récupère plus rapidement que moi. En conséquence, lorsque maman est occupée, ma sœur adorée, dotée d'un tempérament si serein comparé au mien, s'occupe de moi. Mais je lui trouve le visage si grave que je ne peux m'empêcher de lui raconter de petites histoires amusantes issues de mon imagination quelque peu fiévreuse. Et Dieu seul sait à quel point ma fantaisie se trouve être déjà fertile ! Finalement sur la voie de la guérison, je me remets de cette horrible maladie. Nous apprenons après quelques semaines que notre chère cousine Jane Cooper avait aussi contracté la maladie. Heureusement qu'elle en réchappa également de peu !

Cassandra et moi nous sommes remises grâce à l'amour des nôtres et nous pouvons toutes deux reprendre le cours de notre vie. Aussi, cet après-midi, entourés de quelques familiers du presbytère et autres pasteurs des environs, mes proches jouent la pièce de théâtre de Richard Sheridan, *Les Rivaux*. Qu'ils sont tous drôles et me divertissent comme jamais ! Cassandra y joue même une petite scène dont elle doit s'y reprendre par trois fois tant je la fais éclater de rire lorsque je tombe de ma chaise à force de me moquer

d'elle. Cependant, comme notre santé est encore fragile, toute notre bonne famille n'hésite pas à nous dispenser ses bons soins. C'est ainsi que je me retrouve assise entre James et papa afin de ne plus tomber de ma chaise, car je ne cesse de m'égayer, telle l'enfant que je suis...



— 1785 – 1786 —

Il s'est déjà écoulé une année depuis ce pénible évènement contagieux lorsque papa et maman décident d'envoyer Cassandra en pension à *l'Abbey House School* dans la ville de Reading. Malgré mon jeune âge, je m'obstine à n'être pas séparée de ma sœur. Je réussis, tant bien que mal, à persuader maman qui pour convaincre papa lui narre sur un ton théâtral « Soyez certain, mon ami, que si Cassandra était condamnée à avoir la tête coupée, Jane insisterait pour partager son sort ! ».

Et j'obtiens, de fait, gain de cause...

Mais je reste triste d'être séparée des autres membres de ma famille. Cependant, nos parents nous assurent que ce n'est que pour notre bien-être afin de

progresser dans nos études. Malgré tout, je suis bien trop jeune pour en tirer profit. D'ailleurs, il nous semble à toutes deux n'avoir rien appris de plus que l'enseignement qui nous est dispensé à la maison, lorsque nous avons passé presque une année entière à Oxford. Et savoir que nous allons passer plusieurs mois en dehors de Steventon nous attriste quelque peu. Nos frères vont énormément nous manquer. Mais heureusement pour moi, je suis toujours avec ma tendre Cassandra que je suis partout comme son ombre. Telle la douce et bienveillante sœur qu'elle est, elle ne s'en fâche jamais et s'occupe de moi comme une petite maman depuis que nous sommes privées de la nôtre.

Durant cette période forte agréable grâce à notre directrice, Mme Latournelle — une vieille dame avec une jambe en bois qui veille quotidiennement autant à notre instruction qu'à notre santé —, on nous enseigne l'orthographe, le français, l'arithmétique, des travaux de couture et de broderie ainsi que la musique et la danse. Nous avons de la chance, car ce n'est point l'une de ces institutions où les jeunes filles perdent leur santé pour développer leur vanité. C'est l'une de ces bonnes vieilles et honnêtes pensions dans laquelle une quantité modérée de connaissances nous est fournie à un prix raisonnable pour nos parents afin de ne pas entamer leur bourse — bien que nos nouvelles amies

semblent croire que leurs parents se sont débarrassés d'elles pour les laisser pêcher à leur guise quelques bribes d'instruction sans crainte de les voir tourner en prodiges...

Pourtant, il n'en est pas de même pour nous. Ce lieu manifeste notre appétit du savoir et après trois mois passés dans cette école, des cours de théâtre nous sont même proposés. J'adore danser et jouer la comédie. C'est si distrayant et Cassandra se gale toujours de mes interprétations. Qui plus est, comme la pension ne se trouve pas très éloignée de Steventon, nous avons la chance d'avoir fréquemment la visite de nos proches ainsi que celle de certains cousins de passage avec lesquels nous sommes autorisées à nous rendre à l'auberge du coin afin de déjeuner en famille. Les jours s'écoulaient lentement, mais je continue de grandir dans la joie. Cassandra devient ma seule confidente et je me refuse toujours à ce que l'on me sépare de ma grande sœur.

De retour trop tôt au presbytère pour avoir profité pleinement de l'enseignement de notre *bonne* Madame Latournelle, je dors pendant un temps certain dans le lit de Cassandra, bien que nous partagions déjà la même chambre. Maman n'est toutefois pas du tout d'accord avec cette façon de faire. Alors chaque soir, après que toute la maisonnée se soit endormie, je me glisse dans les draps de ma tendre sœur sans que

personne ne puisse venir y redire quoi que ce soit. Cassandra me chantonne une petite mélodie qui me permet de m'endormir sereinement auprès d'elle. À ses côtés, je me sens entière...

Après quelques jours, papa décide de ne plus nous séparer des nôtres. D'autant que mettre en pension ses enfants est devenu chose onéreuse pour mes parents même s'ils comptent, à nouveau, une bouche de moins à nourrir. Mon frère Francis, qui me précède par la naissance d'une année, vient de rentrer à la *Royal Naval Academy à Portsmouth*. Cela me chagrine. Pourtant, maman m'assure que c'est uniquement son choix. Je prends alors son absence pour un bien et lui souhaite par la prière d'être heureux dans cette voie.

Un court mois s'écoule à peine après notre retour à Steventon et déjà, papa prend la relève de notre éducation en nous procurant des connaissances utiles, tel qu'il l'avait fait jadis avec nos frères. Papa est très versé dans la belle littérature et cultive avec honneur les belles lettres. Descendant d'une vieille et honorable famille du Kent, il s'était distingué dans sa jeunesse par ses succès universitaires et par la délicatesse de ses traits qui lui avaient valu le surnom de : *le joli Proctor*. Aujourd'hui, il tient avec fierté les deux cures qui comprennent environ trois cents âmes et qui se trouvent toutes deux dans un rayon peu

étendu à notre maison et éloignées d'à peine un mile l'une de l'autre. Dans sa jeunesse, à sa sortie d'Oxford du *Saint John's College*, la cure de Deane lui avait été achetée par son généreux oncle, Francis Austen qui l'avait adopté lorsque papa était devenu orphelin avant même de rentrer dans sa neuvième année tandis que ses deux sœurs, l'aînée Philadelphia et la défunte Leonora, avaient été recueillies par d'autres oncles et tantes.

À peine deux mois après avoir démontré son grand intérêt pour les paroissiens de Deane, la cure de Steventon lui fut offerte par son riche cousin éloigné, Mr. Knight, lequel, depuis plus de trois ans, avait adopté mon frère Edward en vue d'en faire son héritier. Bien qu'il m'ait été difficile, sur l'instant, de comprendre le départ de ce cher frère, maman a bien tenté de me l'expliquer. En fin de compte, il s'avère que notre richissime oncle Thomas et son épouse Catherine ont eu la malchance de ne pouvoir avoir d'enfant ce qui fût une véritable aubaine pour mon frère. Mais à cette époque, tout juste âgée de huit ans, il m'était difficile de concevoir le départ d'un être précieux pour de l'argent. Edward me manque, depuis, toujours autant...

Papa est un être distingué à l'esprit raffiné et, surtout, c'est un féru de lecture. Il partage bien

entendu ce goût avec toute notre belle famille. Au cours des années précédentes et bien avant ma naissance, papa s'était formé une belle bibliothèque dans laquelle il nous autorise tous à nous servir librement. Je reste toujours émerveillée devant ces imposants rayons regorgeant d'une diversité étonnante de plus de cinq cents ouvrages. Papa est un homme de mérite et le succès qu'il avait eu à Oxford, il y a déjà quelques années, ne l'a jamais abandonné. Il a continué à s'intéresser aux mouvements littéraires et dirige lui-même notre éducation dans ce domaine. Il est maître en matière d'orthographe et m'apprend à me servir des mots et à m'en amuser. Je me trouve complètement fascinée par cette découverte et je me mets à voir la vie différemment. Un mot en amène un autre et ma soif de ce jeu d'écrits n'arrive plus à s'étancher. Je n'aspire plus qu'à *instruire* mes pensées tout comme maman l'a fait. Elle écrit toujours de délicieuses lettres, et cause avec esprit et bon sens. Maman est continuellement d'une spontanéité étonnante, surprenante et je la trouve si plaisante. Celle-ci a une telle attirance passionnée pour la poésie et elle s'adonne tant avec grand talent à l'écriture d'épigrammes qu'elle prend du plaisir à m'en donner le précepte. Et je sais déjà que je tiens d'elle mon imagination aussi vive. Voyant mon intérêt pour l'écriture, papa m'offre une magnifique plume et son

encrier. Il ne me reste plus qu'à m'adonner à l'écriture...

À la fin de l'automne, nous recevons la visite de notre tante Philadelphia qui est revenue depuis plusieurs mois de la Guyenne avec ses enfants — ma cousine et son époux. Nous avons la belle surprise de faire la connaissance de notre nouveau petit cousin, Warren Hastings qui est né, il y a tout juste cinq mois, à Londres. Eliza est resplendissante, comme toujours, et on ne dirait pas qu'elle vient d'avoir un enfant. Son mari la regarde toujours d'un œil admiratif et je crois bien que mes frères aussi... Nous avons également la joie d'apprendre qu'ils ont décidé de s'installer prochainement en Angleterre et de rester pour le moment à Steventon afin de passer les fêtes de Noël avec nous. Ma cousine nous démontre un tel talent au clavecin qu'elle a emporté avec elle, que nous nous trouvons sous le charme de l'air musical qu'elle nous joue. À la dérobee, je m'amuse à imiter ma cousine et je commence même à prendre des notes sur elle tant elle est une source d'inspiration pour mes écrits...



Noël a été merveilleux. Tous mes frères, hormis George que je n'ai encore jamais rencontré, se trouvaient à nos côtés. Maman en avait profité pour cuisiner quelques recettes qu'elle détenait de sa mère — notre chère grand-mère décédée — tout en nous donnant quelques leçons de cuisine à ma sœur et moi-même. La blanquette de veau ainsi que le *haricot* de mouton de maman furent succulents. Même le cochon que papa avait cuisiné à la broche fut délicieux ! Cependant, ce ne furent pas les seuls mets qui ravirent nos papilles. Ma chère tante Philadelphia avait emporté avec elle quelques recettes de la Guyenne et de ses autres voyages. Les desserts avaient donc également envahi notre table. Durant plusieurs jours, nous avons donc mangé, dansé et joué comme il est d'usage de le faire en ces moments de festivités. La fin du mois de janvier vit donc une mise à la diète. Ce qui ne fut pas pour me déplaire, gourmande comme je le suis, car je n'ai pu m'empêcher d'avoir quelques incommodités... Mais il me faut me remettre rapidement, car le début de l'année est toujours sujet aux visites familiales et autres voyages de complaisance.

Après m'être remise de ces petits désagréments

digestifs, nous prenons tous la route pour rendre visite à des parents situés à Stoneleigh dans le Warwickshire avant de nous rendre chez d'autres parents situés à Hamstall-Ridware dans le Staffordshire. Durant cette seconde visite, ma tante Philadelphia et ses enfants nous ont quittés pour se rendre chez des parents du côté de son époux décédé.

Après plusieurs semaines d'absence, Cassandra et moi-même sommes heureuses de retrouver notre petit boudoir si intime. Mes frères sont retournés chacun à leurs occupations tandis que papa s'applique à écrire de nouveaux prêches pour ses futurs offices. Quant à maman, elle s'applique à poursuivre ses poésies qui égayaient tant nos cœurs lorsqu'elle nous les narre avec son habituel entrain.

Les merveilleuses soirées passées autour de la cheminée restent éternellement gaies, même si quelques membres de notre belle famille nous manquent énormément. Mais nous avons connaissance par un pli que notre chère Eliza doit repasser brièvement par Steventon prochainement...

Notre chère cousine Eliza vient tout juste de nous quitter après une courte visite en notre foyer. Celle-ci a déjà repris la route pour se rendre en famille chez des parents demeurant dans le Kent. De sa

venue, elle nous a, comme toujours, gâtées. Cassandra a reçu du joli papier et de la peinture pour poursuivre ses aquarelles tandis que moi, j'ai reçu une magnifique tapisserie et un joli petit carnet. Je prends immédiatement du plaisir à écrire sur ces petits rectangles de vélin. Mon écriture est encore fragile et pas tout à fait nette, mais les lignes s'inscrivent les unes à la suite des autres afin de créer des poèmes et autres petits contes qui me viennent en tête. Chaque jour, je noircis un peu plus que la veille mes feuilles. Cependant, cette activité reste secrète pour mes proches, car je ne la partage qu'avec Cassandra. Et bien que James se doute de quelques cachoteries, c'est Henry qui réussit à faire parler notre sœur après l'avoir asticotée lui aussi pendant plusieurs jours. Lassée de leurs piques, je finis par leur montrer mes écrits. Étant eux aussi férus de littérature, ils n'hésitent pas à me donner un avis franc et sincère, et à diriger mes lectures. Tous les gens de notre entourage savent que nous sommes une grande famille amatrice de romans, car aucun de nous n'hésite à le revendiquer. Alors que ce fut lors d'un thé entre amis, d'un après-déjeuner ou bien tout simplement pendant que maman, Cassandra ou moi-même nous retrouvâmes plongées dans du raccommodge, il y a toujours l'un de nos frères ou même papa pour se prêter à une lecture à haute voix. Cowper, Shakespeare, Crabbe et bien d'autres se

retrouvent ainsi suspendus dans les airs, sur des phrases aux tonalités émoustillantes pour l'écrivain amateur que je suis.

Ma chère cousine Eliza nous fait encore l'honneur de nous rendre une courte visite à Steventon. Cependant, elle est venue sans sa mère et sans son fils, son époux ayant quant à lui quelques affaires urgentes à régler nous murmure-t-elle avec l'un de ses sourires mutins en coin de bouche. Cassandra et moi-même nous demandons si ce n'est pas plutôt Eliza qui a sa préférence de ne l'avoir pas à ses côtés. Bien que son époux soit particulièrement attaché à ma cousine par un fort sentiment passionnel, Eliza ne semble pas être éprise de lui à son égal. Et loin des yeux de son époux, elle peut ainsi s'adonner effrontément au flirt, autant avec James qu'avec Henry.

Les mois s'écourent et la direction que prennent mes écrits me donne plus que jamais une grande satisfaction. J'ai décidé de montrer mes écrits au reste de ma famille après en avoir été convaincue par notre cousin, Edward Cooper — le neveu de maman qui est arrivé tardivement chez nous, il y a déjà une semaine. Il arrive fréquemment qu'il soit l'hôte de notre petit groupe d'intellectuels. Lui aussi est bercé dans la littérature et a déjà écrit quelques ouvrages religieux